

ATHLÉTISME SUISSE



PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

9° BERLIN 1936



COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX



LES JEUX OLYMPIQUES 1936 À BERLIN LES LUTTES HÉROÏQUES

En 1936, onze jours avant l'ouverture, à Berlin, des Jeux de la XI^{ème} Olympiade, les collines d'Olympie revécurent des heures animées. Les athlètes de la jeune Hellade se réunirent dans les ruines des sanctuaires, sur l'emplacement du stade antique, pour assister au départ du premier des coureurs participant à la grande course-relais Olympie-Berlin. A minuit, le 21 juillet, la flamme symbolique jaillit au milieu des acclamations et sa course glorieuse commença, de flambeau en flambeau.

Le feu sacré fut transmis ainsi par plus de trois mille coureurs, du pays des lauriers-roses et des oliviers aux rives bleues du golfe de Corinthe; d'Athènes à Belgrade, par Sofia, à travers les montagnes sauvages des Balkans ; de Belgrade à Vienne par les interminables plaines hongroises; de Vienne à Berlin par la Tchécoslovaquie. Le dernier coureur porteur du flambeau devait arriver au stade olympique dans l'après-midi du 1^{er} août, tandis que se déroulait la cérémonie d'ouverture des Jeux ; et pendant les quinze jours que durèrent les manifestations, la flamme d'Olympie veilla sur l'arène moderne.



Sur les gradins du stade, cent mille spectateurs trouvaient place. Soixante-dix rangées de sièges se superposaient dans cet amphithéâtre divisé en deux par un promenoir ouvert. Porté par de puissantes colonnes, cette magnifique construction était si bien ordonnée que le spectateur perché sur le gradin le plus élevé n'était, horizontalement, qu'à cinquante-cinq mètres de la piste. Il pouvait donc parfaitement suivre toutes les épreuves. L'arène elle-même, avec sa cendrée, sa pelouse et l'espace réserve aux lancers et aux sauts, était creusée à treize mètres au-dessous du niveau du sol. Et c'est là, par un large tunnel correspondant aux vestiaires, que les athlètes faisaient leur entrée.

Au-dessus de l'entrée principale du stade, à l'est, était placé le candélabre géant où brûlait la flamme d'Olympie ! Celle-ci était encadrée par les panneaux d'honneur sur lesquels s'inscrivaient les noms des champions olympiques. De là, on avait vue sur l'immense champ de sport complétant le stade. A l'ouest, une ouverture dans l'amphithéâtre donnait accès sur le terrain de polo; un campanile le dominait d'où la cloche olympique portant en lettres de bronze cette inscription : «J'appelle la jeunesse du monde» sonna pour donner le signal de l'ouverture des Jeux. Au nord, se trouvait un stade de natation avec une piscine, de cinquante mètres de long, un bassin de plongée et un haut tremplin, face à des tribunes pouvant contenir quelque vingt mille personnes. Cet ensemble grandiose était complété par un théâtre en plein air dissimulé dans la verdure; diverses représentations artistiques y furent données et c'est là que nos gymnastes se distinguèrent, remportant de nombreuses médailles. Ailleurs encore, on trouvait des terrains pour les matches de hockey et de basket-ball, des courts de tennis, un hippodrome pour les concours équestres, de nombreux champs pour l'entraînement et un forum des sports.

Le village olympique de Los Angeles était resté un de mes plus beaux souvenirs des Jeux de 1932. Quel charme dans cette vie en commun, avec les champions de nations différentes, unis par le même idéal ! Berlin avait aussi son village. Il était construit à une quinzaine de kilomètres du stade, dans la Marche, un pays de forêts, d'eau, de landes, de collines boisées et de verdoyantes prairies. Cent quarante maisons s'élevaient au milieu des bouleaux. Dans cette nature douce et paisible, les concurrents pouvaient se livrer en toute liberté à un dernier entraînement et mettre au point leur forme. Les coaches officiels et les chefs de délégations pouvaient ainsi les soumettre à la discipline sévère leur permettant de lutter avec plus de succès. Je retrouvai là plusieurs de mes bons amis américains, de ces jeunes athlètes qui incarnent si bien à mes yeux le véritable sportif moderne, rieur, franc, harmonieusement développé. Quelle belle mentalité possèdent ces gars d'outre-Atlantique, formés à l'école du sport et des luttes chevaleresques ! En eux, point de jalousie et de sentiments haineux envers l'athlète vainqueur; leur admiration va à leur adversaire, s'il a bien défendu ses chances, avec autant de spontanéité et de sincérité que leur joie à la victoire d'un ami.

En décrivant brièvement le cadre de ces manifestations, mon intention n'est pas d'en faire un tableau complet, mais de noter simplement l'impression laissée par une installation et une organisation parfaites. Chacun des Jeux olympiques auxquels j'ai pris part s'est gravé dans ma mémoire avec son atmosphère particulière ; toute baignée de clarté spirituelle et d'élan juvénile à Anvers; tissée de luttes ardentes en vue des records à Paris; riche d'évocations antiques et de retours au passé à Amsterdam; resplendissante de force neuve et d'éclatant soleil à Los Angeles. A Berlin, l'ampleur donnée aux Jeux et la perfection de leur organisation impressionnèrent tout le monde. Ces colossales démonstrations de force dans un cadre où la fantaisie et l'improvisation n'avaient aucune part évoquaient une machine aux puissants rouages, tournant impeccablement. Devant un tel enchaînement de manifestations grandioses, quelles eussent été mes réactions si j'avais encore eu l'âge de mes premiers Jeux olympiques ! Moi qui m'étais senti déjà si dépaysé à Anvers parmi la foule des athlètes et la saisissante grandeur des cérémonies !

A Berlin, on était écrasé par l'ampleur qu'avaient prise les Jeux, et j'ai souvent pensé depuis au désir exprimé par le baron de Coubertin d'un retour à plus de simplicité, à un renouvellement du véritable esprit antique qui laissait en dehors de Yaltis, l'enceinte sacrée d'Olympie, toute une série d'épreuves sportives.

Cette étonnante démonstration d'ordre et de puissance eut pourtant d'inoubliables instants. Quelle harmonie splendide, par exemple, dans la présentation d'ensemble des gymnastes, hymne de jeunesse ! Avec quelle émotion je participai une fois de plus au grand défilé des athlètes et à leur serment solennel, comme capitaine de notre équipe nationale ! Et quelle vision de pur caractère antique que l'arrivée au stade, le jour de l'ouverture des Jeux, du flambeau brûlant de la flamme symbolique d'Olympie porté par un jeune athlète blond à la démarche aérienne. Ce chef-d'œuvre qu'est le film des Jeux de Leni Riefenstahl évoque mieux que je ne pourrais le faire des minutes et des exploits saisissants entre tous !



A Berlin, Paul Martin court ses cinquièmes Jeux Olympiques !

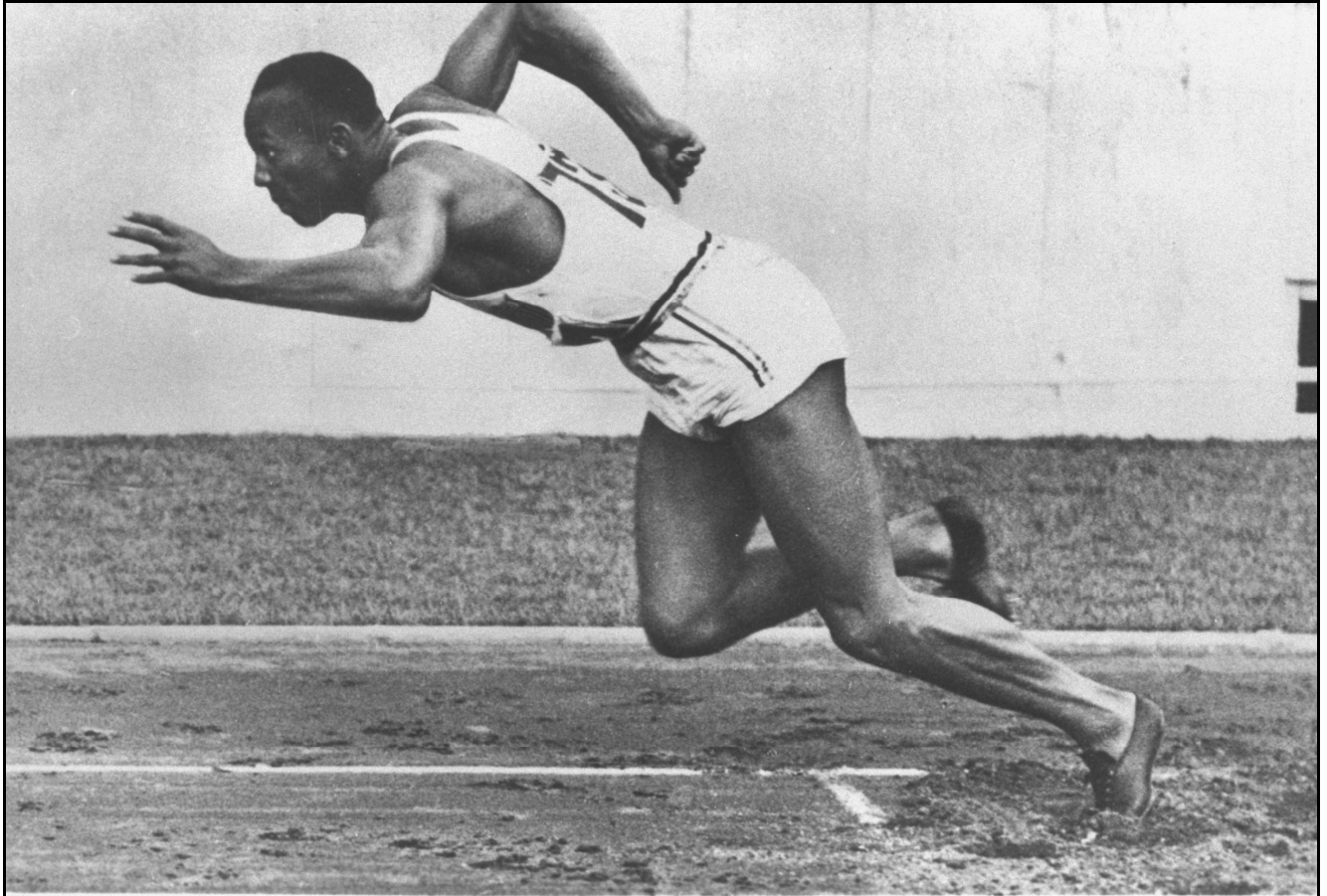
L'intérêt que la foule prit aux déploiements d'ensemble parfaitement ordonnés, et la ferveur dont elle entourait son équipe nationale, ne l'empêchèrent pas de s'intéresser aux performances individuelles des champions étrangers et de s'enthousiasmer chaque fois que celles-ci frisaient la limite des possibilités humaines. Plus encore qu'à Paris et Los Angeles, «l'aigle du record planait sur le stade». Et des résultats sensationnels furent obtenus.

Dans le lot des champions remarquables que réunirent les Jeux de Berlin, trois m'ont particulièrement impressionné : Jesse Owens, le phénomène noir américain, Jack Lovelock de Nouvelle-Zélande, et le petit étudiant japonais Son.

Jesse Owens a réalisé ce que nul champion n'avait pu réussir depuis Nurmi aux Jeux de Paris : enlever quatre titres olympiques ! A ces titres de gloire, remportés dans le style le plus pur, Jesse Owens en ajouta un cinquième, le record d'amabilité et de bonne humeur. Passant d'une piste à une autre, de la cendrée où il venait de s'aligner pour le départ d'une série de 100 ou de 200 mètres, au sautoir où il accomplissait ses bonds prodigieux de quelque huit mètres, l'athlète noir gardait le sourire, donnant rapidement quelques autographes à des admirateurs et toujours prêt à répondre au salut de la foule qui avait immédiatement fait de lui son favori. Il prouvait ainsi que le champion, sûr de sa technique, n'est pas une machine mais un être humain que grandissent encore sa simplicité et son aimable naturel.

Ce naturel, Owens ne le perdit en aucune occasion. Il ne semblait pas intimidé par l'ampleur du cadre, et l'hommage grandissant de la foule montait vers lui sans qu'il s'en occupât. Il courut les finales comme s'il s'était agi de courses d'entraînement sur la piste de son université d'Ohio. Mais à quel degré de concentration il parvenait ! Quelle force et quel calme ! C'était une grande leçon que de l'observer avant le départ d'une course. Il paraissait absent, l'œil fixé sur un point invisible et attendant sans impatience le coup de feu du starter. Puis il bondissait sur la cendrée, passant comme un noir cyclone. Et pourtant on pouvait croire qu'il aurait suffi au commun des mortels de descendre sur la piste et de partir comme lui pour réaliser les mêmes performances, tant il y avait de souplesse, de légèreté et d'aisance dans son allure. Pour revenir à la réalité, il fallait le quitter des yeux et le comparer à ses adversaires, qui étaient de grands champions pour la plupart, mais

paraissaient rester sur place tandis qu'il filait comme une flèche vers la ligne d'arrivée ! Jesse Owens était venu à Berlin précédé d'une réputation mondiale mais tel n'était pas le cas de ce jeune étudiant de l'Université d'Oxford, Jack Lovelock, qui devait battre le record du monde des 1500 mètres. S'il n'avait pas encore réussi un temps extraordinaire sur cette distance, Lovelock arrivait à Berlin avec la volonté de vaincre et de réaliser une performance éblouissante. J'avais participé moi-même aux éliminatoires des 1500 mètres, qui furent de très belles courses. Plusieurs champions réputés y avaient vu tous leurs espoirs s'évanouir : Teileri, le fameux Finlandais, dans la série où l'Américain Cunningham et le Suédois Ny se livrèrent une lutte terrible pour la première



Jesse Owens fut la superstar des Jeux Olympiques de Berlin

place et où je fus aussi éliminé, l'Anglais Vooderson, alors recordman du monde de la distance; le Canadien Thompson et bien d'autres encore, dont les temps avaient été précédemment meilleurs que ceux de Lovelock. Le jour de la finale, je me rendis avec ce dernier au stade et il me fit part gaiement de ses sentiments. Il ne doutait pas de lui. Il avait déclaré, la veille, à la radio, qu'il était venu à Berlin pour gagner ! Est-ce de la présomption que tant de confiance en soi, tant de calme aussi dans la certitude ? Non, car il le disait si simplement que c'était l'expression seule de sa volonté. Son temps extraordinaire fut de 3'47"8. Et cinq coureurs derrière lui firent mieux que le vainqueur de Los Angeles, puisque le temps du sixième fut de 3'51"4. Cette course domina vraiment de loin toutes les autres, et la victoire récompensa les efforts d'un athlète qui n'est pas un phénomène comme l'Américain de couleur Woodruff, vainqueur dans le 800 mètres.

Le petit Japonais Son remporta pour son pays l'épreuve symbolique par excellence du marathon. Il le fit avec une aisance qui stupéfia tous les spectateurs, habitués à voir dans le vainqueur d'un marathon un homme épuisé, tombant sitôt l'arrivée franchie. Son, le but atteint, continua sa course à la même allure jusqu'au tunnel qui mène aux vestiaires, sans paraître prêter attention à la foule délirante du stade.

«Nous avons mis vingt et un ans, me fit remarquer le Dr Kano, ancien président du G.O. japonais et rénovateur du judo, le jiu-jitsu codifié, pour remporter le marathon olympique».

Quel enthousiasme, à la suite de cette victoire, dans la délégation japonaise qui en avait fait une question d'honneur. Nous l'avions tous remarqué lors des courses de fond auxquelles un autre Japonais, Murakuso, étudiant lui aussi, avait participé, livrant une tenace bataille aux géants finlandais, ses adversaires les plus dangereux. Dans les deux courses du 5000 m. et du 10000 m.